

Săpânța

Maramurès Roumanie

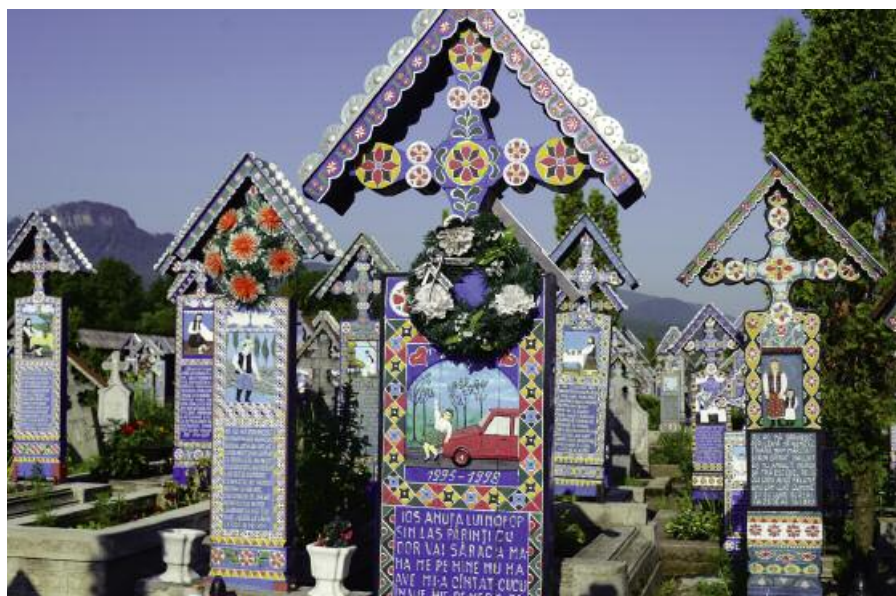
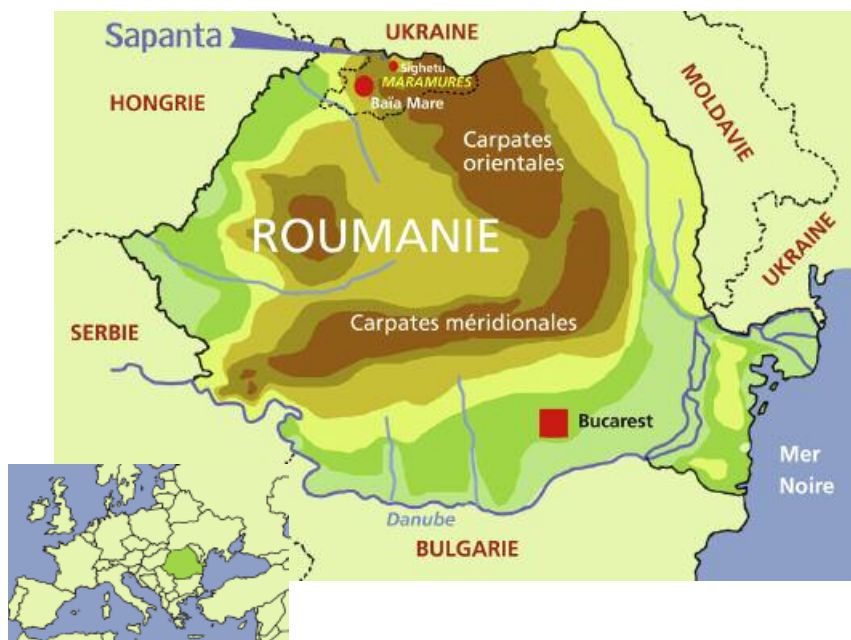
Le cimetière joyeux



Serge et Anita Panarotto
Récit du reportage réalisé
entre le 7 et le 12 juin 2012

pour la

Compagnie d'Art Singulier en Méditerranée



Entre le vieux cimetière, à la périphérie du village, et le cimetière de l'église, au centre, ce sont près de 800 croix bleues qui, depuis 1935, ont été créées par Ion Patras Stan, quelques élèves et son successeur Dimitru Pop Tincu.

Samedi 9 juin

Enfin nous sommes sur place, au sein du cimetière «joyeux» ! 7 heures. La lumière des premières heures de la matinée fait chanter les couleurs vives de ces tombes naïves qui racontent, chacune, l'histoire unique et quelquefois tragique, d'un défunt de Sapanta.

Le premier jour avait été sans intérêt. Nous sommes passé d'un TGV à un Boeing, puis à un bi-moteurs à hélices qui nous a déposés, à 23 h, sur l'aéroport de Baïa Mare, petite ville du nord-est de la Roumanie. L'hôtel avait été réservé par internet et un taxi devait nous attendre. Personne pour nous accueillir... Nous affrétons un autre taxi qui attendait à l'arrivée du vol de Bucarest, le seul de la journée. Après une course d'un quart d'heure, nous voilà face à l'hôtel Mara, une forteresse de style soviétique qui a dû faire la fierté de la ville au temps de Ceausescu : hall monumental, décor orgueilleux, mais un service impeccable, une chambre confortable et... internet avec le wifi.



La journée du lendemain devait être simplissime : gagner la ville de Sighetu, à 80 km, puis le village de Sapanta, 20 km plus loin. Elle fut insolite et aventureuse... Nous avons loué, de France, par internet, à un courtier international, une voiture que nous devons récupérer à 10 h à l'aéroport. Devant l'air dubitatif du réceptionniste qui nous apprend qu'il n'y a pas d'agence de location de voiture dans le minuscule aéroport de la ville, je consulte par internet le site sur lequel nous avons réservé – et payé – et j'apprends que la location est

annulée, le prestataire local qui devait fournir le véhicule ayant fait défaut... Le réceptionniste vient à notre secours et une de ses collègues nous trouve une autre voiture. Rendez-vous est pris avec le loueur à 11h30. 12h... 12h30... toujours personne... Vers 13h, alors que nous étions à table, le loueur arrive ; il nous propose une sympathique petite Skoda rouge brique ; OK, il n'est plus temps de faire les difficiles, nous sommes preneurs, avec, en plus, une extension de garantie (oKzou...) et le GPS en prime ! Faire confiance à la technologie, erreur fatale ! Nous programmons sur la petite machine le nom d'un village proche de notre destination où j'avais repéré sur le Guide du routard, le gîte idéal : maison de campagne, bon prix, couple parlant français, cuisinière émérite... Et, à 15 h, nous voilà lancés sur la route.

La route, mais quelle route ! Peu de trafic mais des dizaines et des dizaines de kilomètres de travaux ! Nous avançons au pas d'un âne anémique... Quand nous en sortons, la petite machine infernale (le GPS) nous engage sur une route secondaire qui très vite devient un ruban interminable miné de nids de poules... nous progressons au pas d'un escargot déprimé... L'après-midi avance, le malaise s'installe, nous aurions dû arriver depuis longtemps... Je reprends en main la machinette, trifouille quelques boutons et je découvre que... l'imbécile, c'est moi ! Il y a plusieurs villages qui portent le même nom et nous avons suivi les instructions pour atteindre un village situé en Transylvanie, direction diamétralement opposée à notre destination finale. Trou noir. Sursaut. Demi-tour ! La route, encore et encore la route... finalement, nous arrivons à Sighètu quand la nuit tombe. Nous pensions nous en être sortis ; il ne restait plus qu'à trouver ce fameux village et la « pensiunea » idéale... nous ne l'avons jamais trouvée. Abandonnant le GPS nous

confions notre destin aux indications du Guide du routard... En vain ! Après nous être engagés dans des chemins de terre impraticables, après avoir tourné en des lieux sans noms, nous renonçons ; retour vers Sighètuu... les deux hôtels de la ville étant fermés, nous sommes contraints à dormir dans la voiture.

Ce matin, samedi, dès l'aube, courbaturés mais farouchement décidés, nous avons gagné Sapanta et, là, tout s'est éclairé !



On aborde le village par un portique qui enjambe la route et annonce la couleur : bleu, un bleu intense ; sur les montants, les premiers personnages intaillés dans le bois et peint de joyeuses couleurs nous accueillent. Le cimetière est au cœur du bourg. Les tombes se pressent, en lignes serrées, autour de l'église qui, en ce moment, apparaît toute hérissée d'échafaudages en bois car elle est en cours d'agrandissement. Un mur d'enceinte en pierres noires, éclairé de quelques motifs en pierres blanches, contient avec peine l'exubérance de cette multitude de tombes – il y en a environ 600 ! – si insolites par la gaîté qui en émane : un champ de mort transformé en chant de vie !

Chaque stèle en chêne, haute et étroite, peinte en bleu, vif pour certaines, atténué par le temps pour d'autres, est surmontée d'une croix coiffée, différente à chaque fois. Elles sont ornées de motifs floraux ou géométriques de couleurs vives, ciselés dans le bois. Sur la face avant, et quelques fois au dos, un motif sculpté en faible relief, au dessin naïf, vivement coloré, évoque par un portrait ou une scénette, un trait de caractère, une passion, le métier, un moment saillant de

la vie du défunt ou les circonstances paisibles ou tragiques de sa mort. Ce propos graphique est complété ou précisé par une épitaphe en vers, gravée en des mots simples, poétiques, imagés, pleins d'humour et quelquefois d'ironie.

Ces croix ont été créées par un artisan local, Ion Stan Patras, homme du commun au talent et au caractère hors du commun, aux dires de ceux qui l'ont connu. Artisan et poète, il fut tailleur d'image et inventeur de ces savoureuses épitaphes biographiques. Ses premières œuvres datent de 1935. S'appuyant sur une tradition régionale du travail du bois, intégrant des motifs décoratifs traditionnels, il a développé son propre style en les dépassant, en innovant et fondant sa propre tradition. Il a surtout inventé un rapport particulier à la mort que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. Le plus étonnant, c'est qu'il ait été suivi par tout le village... et que cela continue après lui. Ion Stan Patras est mort en 1977. Il est enterré dans son cimetière sous une de ses croix. Il avait formé quelques élèves et l'un d'entre eux, Dimitru Pop, continue aujourd'hui à sculpter les croix bleues et à tracer le portrait par l'image et par des mots des habitants de la bourgade qui font le grand saut vers l'inconnu, si bien que le cimetière "joyeux" croît toujours...

Herbes folles, arbustes envahissants, fleurs sauvages, fleurs cultivées ou artificielles, ajoutent à la beauté du lieu. Chaque tombe suscite une émotion douce ou forte, une curiosité, un intérêt humain ou esthétique ; de chacune émane une musique particulière et de l'ensemble naît un puissant opéra populaire.

Ce carré d'éternité, si intensément présent, est sans conteste un des plus importants environnements d'art populaire au monde. Ce matin, je ne suis pas un spectateur, je ne regarde pas des œuvres d'art naïves, je me promène

physiquement à l'intérieur. C'est une expérience à vivre en s'abandonnant à la grâce. Après avoir papillonné d'une tombe à l'autre, m'être laissé guidé par l'émotion, je dois me reprendre, je suis là pour voir, mais aussi pour donner à voir ; j'ai une mission à accomplir, un reportage à réaliser.



Entre-temps, Anita nous a trouvé un gîte. Nous louons une chambre d'hôte dans la "pensiunea Ileana", située presque en face du cimetière. Belle demeure de pays, cour fleurie avec puits, jardin potager, chambre confortable et des pièces décorées avec goût de mobilier, d'objets, de tapisseries et de broderies, traditionnels du Maramurès, la région où nous sommes. Maria, notre hôtesse est exquise. Anita et Maria communiquent en anglais.

Il est environ 10 heures. Après un petit déjeuner où nous apprécions le yaourt maison, le fromage maison, le beurre maison, la confiture maison, les poivrons farcis à la brousse maison, la confiture maison, les œufs au plat des poules maison et, un peu moins, le lard maison, je retourne au cimetière. Cette fois-ci, j'endosse ma tenue de "pro" et j'entreprends de tout photographier systématiquement, allée par allée.

Vers midi, notre hôtesse, avec qui Anita a un très bon contact, nous apprend que quelques maisons plus loin a lieu la préparation d'un mariage. Elle nous invite à nous y rendre, car nous y serons – dit elle – très bien reçus. Son fils, qui est de la noce, nous accompagne. L'accueil est naturel, simple sympathique, fait de curiosité et d'intérêt réciproques. La maison est pourvue d'une vaste cour. À l'entrée, près du portail, quatre musiciens jouent des airs du pays et des

jeunes filles tressent des couronnes de feuillage. Elles sont en habit traditionnel : jupes amples, rouge sombre, semées de motifs floraux de couleurs vives et chemisiers blancs brodés ; leurs épaules sont couvertes d'un châle fait du même tissu que leur jupe. Les jeunes hommes portent pantalon noir serré et chemises blanches bien ajustées au corps ; ils sont coiffés d'un petit chapeau typique du pays. Quatre vieilles dames, toutes habillées de noir, portant un fichu sur la tête, sont assises sur un banc. Nous sommes dans la maison du marié. La mariée n'est pas présente car ce n'est pas la noce, mais seulement ses préparatifs ; le mariage aura lieu dans une ville voisine.

Ces explications nous sont données par Dimitri, un Roumain installé en France. C'est son neveu qui se marie. Il nous parle des coutumes locales mais aussi de l'émigration. Très nombreux sont les hommes et les femmes de cette région qui partent chercher du travail ailleurs : France, Italie, Allemagne, Espagne et surtout USA.

Dimitri nous fait découvrir une particularité du Maramurès: chaque maison possède – ou possédait – une pièce particulière, une chambre d'apparat uniquement utilisée pour les grandes occasions (Noël, Pâques, mariages, baptême, décès...). Les murs y sont peints de couleurs franches parsemées de fleurs. L'un d'entre eux est entièrement habillé de tapisseries, de couvertures, de nappes et de napperons brodés qui présentent des motifs décoratifs polychromes géométriques ou floraux complexes. Sur un canapé sont posés de cossus coussins blancs ceinturés d'une large broderie. En haut des murs, en lisière du plafond, des assiettes en faïence décorée forment une frise ininterrompue. Aux murs, quelques icônes religieuses, des photos de famille et des écharpes brodées. Le mobilier se compose d'une banquette peinte en bleu – le bleu de Sapanta – qui

court sur deux des parois, d'une table et d'un buffet vitré, beau travail d'ébénisterie, qui présente de la vaisselle et des bibelots plus contemporains. Tout l'art populaire de la province et les trésors-souvenirs de la famille réunis dans cette salle-écrin et pourtant pièce à vivre ! Nous retrouverons une chambre semblable dans la pension où nous logeons et dans la maison d'Anuta Tite, où nous serons invités le lendemain... mais, là j'anticipe...

Après les nourritures culturelles, les nourritures terrestres... nous sommes invités à passer à table. Nous découvrons enfin la vraie cuisine du pays : boulettes de porc, charcuterie, fromage maison, poivrons, tomates, olives, beignets de légumes et... les feuilles de chou farcies. Nous goûtons pour la première fois une autre des spécialités locales : la tuica, un alcool de prune local, très parfumé, sorte de schnaps titrant, à mon sens, dans le 40°. En discutant avec Dimitri, il m'apprend, qu'enfant, il a connu Ion Stan Patras, le créateur du cimetièr. Celui-ci avait, me dit-il, un caractère bien trempé. Les parents de ses "clients" n'étaient pas toujours d'accord avec ses dessins ou ses épitaphes car il maniait quelques fois l'humour caustique et l'ironie ; ils auraient préféré cacher certains traits de caractère de leurs défunts, mais c'était à prendre ou à laisser.

Avant de partir, nous découvrons une autre facette de la tradition : les hommes sont en train de confectionner une "bannière de mariage". C'est une coutume spécifique à cette région; sur un long bâton sont assemblées des pièces de tissus et des broderies, les plus belles, les plus riches et les plus ornées du village. Elles forment une sorte de drapeau qui accompagne le déroulement de toutes les festivités du mariage ; quand celles-ci sont terminées, la bannière est désassemblée, marquant ainsi la fin de la noce.



L'après-midi est avancé et il est temps d'aller visiter la maison d'Ion Stan Patras, devenue un petit musée et, surtout, de rencontrer celui qui continue son œuvre : Dimitriu Pop. La maison du créateur et l'atelier où Dimitru Pop continue à produire les croix bleues se trouvent à environ 300 m de cimetière. Passé la façade et le portail, tous deux sculptés, cela va de soi, on entre dans une cour où l'on est accueilli par une poule baladant ses poussins, un chat et un chien qui se chamaillent et une jeune fille... qui parle français. Annamaria est la fille de Dimitru Pop ; elle réside en France depuis un an avec son mari... tout en continuant des études de tourisme en Roumanie... Décidément, ces Roumains sont étonnants.

Nous présentons le Festival d'art singulier et notre projet d'exposition sur le cimetière de Sapanta. Annamaria prévient son père qui nous rejoint. Grâce à la jeune femme, nous pouvons communiquer. Il est ravi de nos intentions et accepte volontiers de se prêter au jeu des photos. Pendant qu'il prépare son atelier, car nous voulons un portait en situation, nous visitons la partie musée de l'habitation. Ion Stan Patras n'a pas fait que des croix. C'est un artiste complet. Dans deux pièces, pas très grandes, sont rassemblés quelques meubles peints – lit, table, chaises, commode... – et une multitude de peintures sur bois, toujours dans le style naïf qui lui est propre. Quelques objets d'art populaire, des photos et des coupures de presse complètent le décor. Je remarque en particulier cinq chaises admirables décrivant avec humour les différentes étapes d'un parcours amoureux vers le mariage et un tableautin représentant Nicolas Ceausescu et l'ensemble du bureau politique du Parti Communiste roumain... Naïf, mais prudent l'artiste !

L'atelier où le maître a commencé et où le nouveau maître perpétue le métier et la tradition imagière et poétique n'a pas beaucoup changé. Un espace assez réduit, encombré de pièces de bois et d'outils traditionnels... Pas de machines modernes... C'est plus l'atelier d'un menuisier de campagne que celui d'un sculpteur. Sur l'établi, une croix en cours d'élaboration. La découpe est encore grossière, une couche de bleu a été passée, mais il n'y a pas encore de décor ; Dimitru Pop en est à la phase du dessin. C'est donc le geste du dessinateur que je photographie. Nous nous quittons sur un échange d'amabilités, d'adresses et de promesses : nous lui ferons passer les photos sur l'e-mail de sa fille et nous lui enverrons le catalogue du Festival.



À la pension, le repas est copieux et "traditionnel", c'est-à-dire que nous retrouvons, après une soupe délicieuse,... les feuilles de chou farcies. Elles sont accompagnées de "mamaliga" (polenta) et de bien d'autres nourritures "qui tiennent au corps". Le tout est arrosé d'une bière locale fort honorable et... d'un broc complet de tuica (schnaps). N'ayez pas d'inquiétude pour ma santé, je me suis contenté d'un (tout) petit verre. Lorsque nous allons nous coucher, le temps s'est gâté, l'orage gronde. Il explosera dans la nuit, noyant le village sous des cataractes d'eau. Je comprends alors pourquoi tout est si vert ici. Plombé par la nuit précédente, si inconfortable, et par cette journée si bien remplie, je m'endors sans état d'âme, rempli du sentiment douillet d'avoir accompli ma mission... du moins le pensais-je...



*Ion Stan Patras,
le créateur initial.*



Dimitru Pop Tincu, le créateur actuel.



Le vieux cimetière.



Cimetière de l'église, dimanche, à la sortie de la messe.

Dimanche 10 juin

La pluie nocturne a lessivé le village et détrempé la campagne. Vers 7h, au lever, je me rends à nouveau dans le cimetière. Le temps est toujours couvert, mais les nuages commencent à se disperser. Des flaques d'eau entre les tombes rendent certaines allées impraticables. Autre ambiance que la veille. Autre regard, autres impressions, autres sentiments... Les couleurs moins chatoyantes apparaissent plus denses. Les stèles anciennes aux teintes délavées, passées, et au dessin plus fruste, se font, elles aussi, remarquer. Dans cette lumière de verre, les portraits affirment avec plus de force leur présence. Les tombes qui hier vous appelaient une à une semblent plus sages, plus rassemblées, plus unifiées. Pourquoi une impression de prière commune me visite-t-elle ? Les tombes redeviennent des tombes. Les morts sont bien morts. Ce ne sont plus des images qui m'interpellent, mais le peuple de ces petites gens dont les stèles racontent l'histoire, heureuse ou malheureuse, souvent difficile et pour certains tragique. La poésie joyeuse se teinte de mélancolie.



Retour à la pension. Hier, nous avons acheté les deux livres consacrés au cimetière joyeux. Sur l'un, j'ai remarqué la photo d'un calvaire que je n'avais pas vu dans le cimetière autour de l'église. La légende évoque un vieux cimetière. Je profite du petit-déjeuner pour interroger notre hôtesse. Oui, il y a bien un autre cimetière, plus ancien, à environ 1 km du village ; c'est là que nous devrions trouver les premières stèles créées par Ion Stan Patras et ce remarquable calvaire.

Nous décidons de nous y rendre, mais, avant, Maria nous fait l'honneur de nous présenter la pièce de réception de sa maison. La salle est semblable à celle que nous avons vue la veille, elle est cependant plus belle encore par la qualité exceptionnelle des tapis, tissages, broderies, faïences et autres objets qui en forment le décor. Cette maison recèle des trésors d'art populaire à faire pâlir d'envie un conservateur de musée. Maria nous propose ensuite d'aller voir sa vache, Joana, qui produit le lait qui sert à faire le beurre, le yaourt et le fromage que nous mangeons le matin. L'animal est hébergé dans la ferme de sa sœur qui se trouve sur le chemin du vieux cimetière. La maison, précédée d'un jardin fleuri de roses, est vaste et pimpante. La partie agricole est à l'arrière : étables, greniers, champs... Le soleil a refait son apparition et une chaleur lourde s'installe.



Passé les dernières maisons, un chemin caillouteux nous mène, à travers des près légèrement vallonnés, jusqu'à une grille rouillée. Au-dessus, nous apercevons le haut du grand calvaire. C'est à mon sens une des œuvres majeures d'Ion Stan Patras. La croix, coiffée comme les stèles, s'élève à environ 3 m. Sous un Christ jaune, pathétique, une scène représente la pesée des âmes : un dieu débonnaire brandissant un gourdin préside au jugement ; un ange blanc et un diable noir se disputent les âmes autour d'une balance qui penche du côté du démon. En-dessous, Adam et Ève, l'arbre et le serpent de la tentation vous regardent de front. Au pied, une mort ricanante brandit une faucille et un coutelas. Ces scénettes sont plus cocasses qu'effrayantes, mais de l'ensemble émane une majesté attendrissante.

Les tombes, dispersées, à l'aise dans l'espace, surgissent d'une nature printanière toute ébouriffée, faite d'herbes hautes et drues, de fleurs sauvages – campanules bleues, marguerites, fleurs de coucou roses, arnica jaunes, silènes blanches... –, de buissons et de quelques arbres. Les stèles bleues naïves se mêlent aux croix de fer, aux tombes de marbre ou de pierre et aux tertres simplement parés de quelques fleurs en papier ou en plastique. En folâtrant par-ci, par-là, je fais une découverte intéressante : une stèle en pierre brute gravée de personnages dont la facture est la même que celle des stèles en bois ; l'artiste s'est donc essayé à la gravure sur pierre... En bordure de la clôture, quelques tombes attirent également mon attention : elles semblent très vieilles, la couleur a disparu et le dessin ne subsiste que par l'intaille du bois, les personnages sont assez grossièrement taillés et l'épithète courte ; serait-ce les premières créations d'Ion Stan Patras ?

Les stèles bleues représentent environ un tiers des tombes. L'imagerie qu'elles portent est presque exclusivement traditionnelle : bergers, faucheurs, laboureurs, maquignons, fileuses, tisseuses, cuisinières... la vie paysanne. Certaines semblent très anciennes mais d'autres assez récentes ; d'autres encore paraissent restaurées ou repeintes. Quelques-unes sont doubles : dans un même enclos sont réunies deux stèles, mari et femmes côte à côte. L'impression d'abandon qui prévalait au début s'avère fausse. La plupart des tombes sont fleuries et entretenues. Ici, la mort n'est pas enrégimentée, elle est buissonnière.

Au village, au sein du cimetière joyeux, dans l'église de rite orthodoxe, pourtant en travaux, la messe a débuté. Elle dure près de deux heures et les paroissiens semblent s'y rendre un peu à leur guise. Pendant que la cérémonie suit son cours, des petits groupes de personnes arrivent, attendent un

moment devant le sanctuaire dont le portail est grand ouvert, puis rentrent ; d'autres sortent. Pour nous, spectateurs étonnés, le temps recule : les femmes et les jeunes filles ont revêtu leur tenue traditionnelle : l'ample jupe foncée semée de fleurs, le corsage blanc, brodé pour les plus jeunes et de diverses couleurs pour les femmes mariées ; toutes sont coiffées d'un fichu assorti à leur jupe ; le noir est la couleur des veuves. Les hommes portent chapeaux, chemises blanches, gilets et pantalons sombres. On peut déchiffrer la place et la position de chacun dans la société, selon sa classe d'âge ou son statut social. Il ne s'agit pas d'un jour de fête ou d'un jour particulier, juste d'un dimanche ordinaire. Ici, le dimanche on s'endimanche...



À Sapanta, en plus du cimetière joyeux, l'autre fierté du village, c'est son monastère. Un monastère orthodoxe contemporain dont la construction a commencé en 1997 et se poursuit aujourd'hui. Nous prenons la voiture, car il se situe à 2 km du village et nous avons l'intention de poursuivre ensuite vers Sighètu. La route longe la rivière puis bifurque vers une forêt clairsemée. Au bout du chemin, plusieurs édifices aux formes étonnantes, brillent comme des diamants. Formés de plans obliques à pentes raides, de courbes et de contre-courbes, de conques et de coques qui se combinent, se chevauchent et se coiffent l'une l'autre, les bâtiments se terminent en flèches aiguës. Hormis les fondations constituées d'énormes galets liés au béton, toutes les constructions sont en bois : structures, charpentes, planchers, cloisons et couvertures : les toits sont en écailles de sapin, ce sont elles qui scintillent au soleil. Le style est celui des églises en bois traditionnelles de la région, mais porté à des

dimensions inégales. L'élan spirituel est indéniable et le travail du bois époustouflant.



Vers une heure, nous prenons la direction de Sighètu. Au sortir du village, une femme fait du stop ; la chose est courante par ici. Pourquoi nous décidons nous à la prendre ? Je ne sais pas, car, à l'étranger, ce n'est pas dans nos habitudes. Cette décision va s'avérer très heureuse. Adriana, c'est ainsi qu'elle se nomme, a la cinquantaine ; elle se rend à Sighètu, où elle réside habituellement, pour y voter. Ce dimanche est jour d'élection municipale dans le pays. Elle a travaillé une douzaine d'années aux États-Unis et parle fort bien l'anglais. Le courant passe entre elle et Anita et, comme elle n'a rien d'autres de prévu, une fois son devoir électoral accompli, elle se propose de nous servir de guide ; et quel guide ! Adriana a travaillé un temps au musée des arts et traditions populaires de la ville...

Le premier site qu'Adriana nous fait visiter est le Mémorial – le seul dans tout le pays – dédié aux victimes du communisme. La prison de Sighètu a été une des plus dures de cette époque, dure entre toutes, oppressante et liberticide. Qu'Adriana nous ait emmené directement ici n'est pas anodin. Pas de mots, pas de dénonciations véhémentes, juste une attitude en retrait, muette, qui nous fait mieux mesurer le traumatisme encore palpable subi par les Roumains. Le plus impressionnant ce ne sont pas les cellules exiguës empilées sur trois étages autour d'une cour-puits, mais les centaines et centaines de portraits, format identité, qui tapissent les murs de longs couloirs ; toutes ces femmes et ces hommes qui ont été enfermés ici, ont souffert et, pour

beaucoup, sont morts sous la torture. Nous sommes loin des morts pimpants du cimetière joyeux de Sapanta ! Ici, la mort pue la mort.

Le musée des traditions et des arts populaires, deux rues plus loin, nous redonne du souffle. Adriana, qui y a travaillé, est ici chez elle. Nous bénéficions de ses commentaires éclairés sur les collections que nous explorons de salle en salle : les objets de la vie quotidienne dans les maisons paysannes, les outils et instruments des métiers de la terre, le travail du bois, si présent dans le Maramurès, les poteries utilitaires et les faïences décorées et, enfin, les textiles – vêtements, tissages, tapis, broderies – dont la richesse et la variété des motifs et des couleurs, pourtant attendue, nous surprend encore. Sur le palier, à l'étage, une assemblée de mannequins portant costumes et masques, inquiétants et grotesques, représente une fête agraire. Quelques masques, inspirés de la vie animale – ours, loups, lynxs, boucs... – ont une charge tragi-comique impressionnante.

L'étape suivante nous introduit à une histoire que beaucoup ont tenté d'effacer. Nous visitons la maison natale de l'écrivain et prix Nobel de la paix, Elie Wessel. C'est la seule trace d'une communauté juive disparue qui fut ici très importante avant les déportations de la Seconde Guerre Mondiale, puis l'exil forcé provoqué par le régime communiste.



L'après-midi avance et le temps commence à se couvrir. Nous quittons le centre-ville pour la périphérie où se trouve un musée ethnographique de site. Des maisons paysannes,

un moulin hydraulique et une église ont été récupérés dans divers endroits de la province et remontés ici. Tout un village a été reconstitué. Le site est fermé à cette heure, mais grâce à Adriana nous pouvons y pénétrer. Nous sommes seuls. L'impression d'un saut dans le passé est saisissante. Les maisons et leurs dépendances – petites granges, puits, cabanons, resserres à maïs... – sont posées au sein d'un enclos d'herbe dans lequel on pénètre par un grand portail couvert dont les montants et les vantaux sont ornés de motifs cordés, de rouelles ou de croix. Le bâti est en rondins calfatés de terre, couvert de chaume ou de bardeaux, avec, en façade, une étroite galerie. De part et d'autre d'un vestibule, sont distribuées une ou deux pièces et une réserve. Dans la salle principale, la pièce à vivre, à la fois cuisine, salle à manger et chambre, une installation en maçonnerie rassemble en une unité compacte le chauffage, le four et la cuisinière ; un conduit évacue les fumées vers le corridor. Le mobilier est assez sommaire : table, chaises, coffres, lit, berceau, métier à tisser... En décoration, nous retrouvons les textiles aux couleurs vives, les coussins, les nappes, rideaux et écharpes brodées, les faïences décorées, les icônes religieuses sur verre, que nous avons admirés dans les pièces d'apparat des maisons d'aujourd'hui. La filiation est évidente et ne s'est jamais interrompue ; les arts populaires sont toujours vivaces en Maramurès.

Nous allons le vérifier à nouveau, un peu plus tard. Adriana a appelé l'amie chez qui elle réside à Sapanta. Elles nous invitent ce soir. Comme nous avons compris qu'elles ne sont pas bien riches, nous insistons pour faire quelques courses. Arrêt à un supermarché local. Là, pas de dépaysement : la même organisation, les mêmes rayons et (presque) les mêmes produits que chez nous...



Anuta, l'amie d'Adriana, fait de la peinture sur verre. Naturellement nous sommes intéressés, mais, personnellement, je m'attends à voir une peinture à caractère naïf certes, mais bien faite, bien léchée, comme on en trouve tant reproduite dans les livres sur l'art des pays de l'Est. Dès que nous nous trouvons en présence d'Anuta, je comprends intuitivement qu'il n'en sera rien. Et je ne me trompe pas. Cette petite femme replète, aux cheveux noirs, courts, cernant un visage lisse, qui ne dénote pas les 60 ans qu'elle avoue, apparaît plus effacée que son amie, en retrait, comme sous influence. Derrière l'affabilité de l'accueil, teinte de timidité, transparaît une souffrance.

Les œuvres, une quarantaine, de petites tailles, sont entassées sur un canapé, se chevauchant les unes, les autres. Au premier coup d'œil, j'ai compris... nous avons affaire à une naïve, une vraie ; d'emblée j'ai même envie de la qualifier de brute, authentiquement brute... Un regard échangé avec Anita me fait comprendre qu'elle pense comme moi. Je déploie ces pauvres cadres dans la pièce autour de moi pour les apprécier un à un. Les sujets ? la vie au village, les fêtes, des enfants qui jouent dans les prés, dans la neige... Les plus grands, environ 40 x 30 cm, représentent presque tous des scènes de mariage traditionnel. C'est coloré, vif, un peu confus mais délicieusement frais ; l'impression qui m'atteint est celle d'une joie délicatement troublée de mélancolie ; les souvenirs évoqués : les paradis tremblants de l'enfance, de toutes les enfances.

Anuta Tite est née en 1952 dans une famille pauvre de Sapanta. Dès l'école, seul le dessin l'intéresse. À l'adoles-

cence, elle harcèle Ion Stan Patras, le créateur du cimetière joyeux ; elle veut devenir son élève. Il résiste longtemps car il a une conception plutôt traditionnelle du rôle de la femme. Il n'en veut pas dans son atelier. Cependant, lassé par son instance, il finit par céder. Elle travaillera près de 7 ans avec lui. Mais Anuta a un autre talent : le chant. Elle rejoint une troupe de danse folklorique. Pendant plusieurs années, elle en sera la chanteuse. Elle parcourt le pays et les pays limitrophes. Une tournée l'emmène en France et une autre aux États-Unis. Aujourd'hui, Anuta a perdu sa voix. Des deuils autour d'elle, l'alcool, la cigarette... Les deux amies ont mis en commun leurs très modestes pensions pour vivre dans la maison familiale d'Anuta. J'ai du mal à les persuader que ce n'est pas sa gloire passée de chanteuse, ou qu'elle ait fréquenté Ion Stan Patras, qui m'intéresse, mais bien sa peinture actuelle. Quand nous décidons avec Anita d'en acheter une, elle manifeste une joie enfantine et étonnée.

Pour le repas, la table a été dressée... dans la pièce d'apparat. Semblable, mais moins riche que celles que nous avons déjà vues, elle a une originalité : une partie du décor a été sculpté et peint par Anuta. Le repas, riche et copieux, a pour plat principal... vous l'avez deviné... du chou farci !

Dehors la pluie s'est mise à tomber. Une pluie abondante, dense, drue, une pluie diluvienne, comme ils disent à la TV, à chaque gros orage. À entendre les gouttes jouer des castagnettes endiablées sur le toit et les pavés de la cour, cet adjectif éculé vient naturellement à l'esprit. Lors d'une accalmie, nous entendons des gens parler avec animation dans la rue. Nous sortons. Quelques villageois sont rassemblés. Ils discutent en regardant le champ, en contrebas de la route, qui lentement se remplit d'eau. La rivière, toute proche, déborde. L'arrivée d'Anita provoque un intérêt curieux dans le groupe ; ce n'est pas courant de voir une "chinoise" par

ici. J'évalue très vite la situation : 2 km de chemin de terre et de pierre nous sépare de la première route asphaltée et la nuit s'installe ; une nouvelle rincée comme celle qui vient de tomber et nous ne passerons plus. Il est temps de partir.

Lundi 11 juin

À Sapanta, la moisson de découvertes, d'impressions, de sensations... et de photos, a été abondante ; elle a dépassé mes attentes et même mes espérances. Nous nous accordons pour le retour – par la bonne route ! – vers Baia Mare une journée nonchalante de tourisme ordinaire. C'est en jouant les vieux habitués que nous retrouvons les charmes post-communistes de l'hôtel Mara.

Mardi 12 juin

5 heures du matin, aéroport de Baia Mare. Départ à 6h. Arrivée à Bucarest à 7h30. 7 heures de transit ! Nous prenons un bus qui nous conduit au centre-ville ; une heure de trajet aller et autant pour le retour. Nous avons juste le temps de traîner autour de la place Uniiri (de l'Union) ancienne place de La-Victoire-du-Socialisme, de flâner en hâte dans le centre historique mité par des travaux et de nous photographier devant le palais de l'ex camarade Ceaucescu... un tintinet mégalo, mais esthétiquement j'avais imaginé bien pire.

Envol pour Paris à 15h30. Une fois les montres remises à l'heure (-1h de décalage), nous voici à Charles de Gaulle à 17h30. Vers 20h, gare de Lyon, j'avale un sandwich-bouteille d'eau qui me coûte aussi cher qu'un repas complet dans un bon restaurant roumain ; entre Paris et Aix, le TGV prend 40 minutes de retard... oui, le doute n'est pas permis, nous sommes de retour en France...



Le monastère orthodoxe de Sapanta.



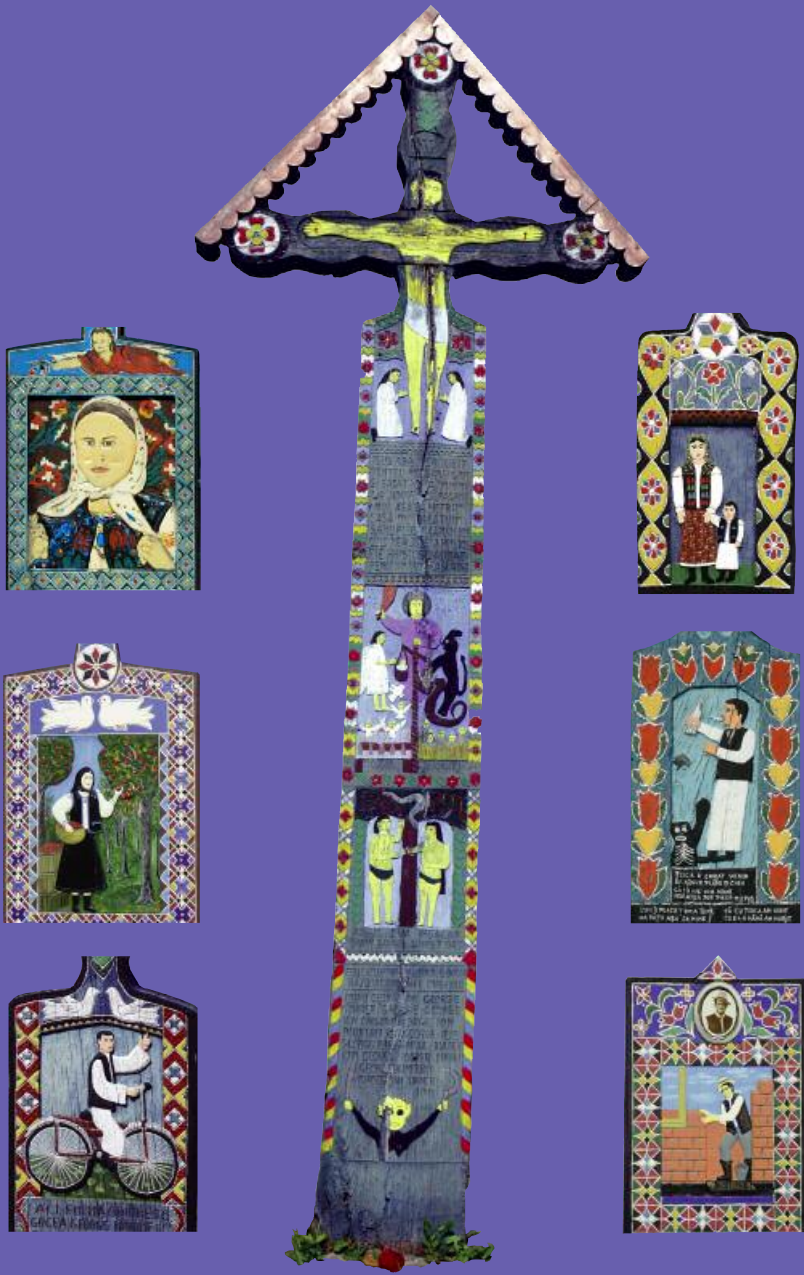
Bannière de mariage.



*Masque porté
lors de fêtes
agraires.*



Anuta Tite.



© Serge Panarotto • Juillet 2012 • Brochure imprimée par et avec le concours de l'imprimerie CCI, Marseille.